

lures de la rayure du canon de la carabine, dont le calibre est le même que celui des carabines de Vence. La partie supérieure de cette balle est un cône en cuivre se vissant dans le tube de la balle. Ce cône est armé d'un piston, à l'extrémité inférieure duquel se trouve placée une capsule ordinaire, par laquelle vient s'appuyer sur une traverse en acier, qui détermine la percussion par le refoulement du piston en contact avec le corps qu'il rencontre dans la course du projectile. Cette balle contient six grammes de poudre.

Sans vouloir déprécier les travaux de M. Devisme sur ce sujet, nous nous permettrons de rappeler que ces petits obus, destinés à être lancés par des carabines, sont connus depuis longtemps. Plusieurs armuriers en ont, à différents intervalles, construit divers modèles. L'artillerie française et étrangère, ont même fait usage de projectiles tout semblables. Ils étaient destinés à être dirigés contre les caissons de l'artillerie ennemie; éclatant au milieu d'un caisson plein de poudre, le petit obus devait y mettre le feu. Ces essais ont été poursuivis à diverses reprises dans notre artillerie, et ils remontent à une époque déjà éloignée, puisque, dans l'expédition d'Alger, l'armée française était munie d'une certaine quantité de ces projectiles explosibles destinés à enflammer, à distance les caissons de poudre de l'artillerie ennemie. Nous devons dire, toutefois, que l'expérience n'a pas répondu à l'espoir que l'on avait conçu de l'emploi de ces projectiles incendiaires. On s'était surtout préoccupé de rendre active et certaine leur puissance de conflagration. Or, ce but ne fut jamais bien atteint, car le projectile était trop exposé à éclater sur des objets difficilement inflammables. Cette circonstance a fait renoncer dans les armées à l'emploi des balles foudroyantes. M. Devisme a eu une excellente inspiration en laissant de côté l'emploi de la balle explosive comme moyen incendiaire, et se bornant à lui demander ce qu'elle peut évidemment fournir avec certitude, c'est-à-dire une puissance de destruction.

Il est donc à désirer que l'on se transporte sans retard dans les parages balnéaires pour y essayer un moyen dont la théorie fait espérer les meilleurs résultats, et qui aurait l'avantage de diminuer considérablement les dangers qui se rattachent à une pêche d'une grande importance commerciale. La sera en effet le véritable avantage et le réel avenir de la balle foudroyante, quant à son usage contre le lion ou le tigre dans les déserts, ce ne sera jamais qu'une rare et assez insignifiante application de la balle explosive, en supposant même qu'elle soit réellement applicable à cette chasse, ce qui ne nous paraît point établi.

L. FIGUIER.

ECHOS DE PARIS.

Une femme à la mode vient d'être le but d'une aventure. De cette aventure on a fait faire un proverbe qui sera joliment la semaine prochaine. Je vais vous raconter à la fois l'aventure et le proverbe.

La scène se passe chez la marquise de S... rue de... Saint-Honoré. Dans le salon, trois jeunes gens attendent. Je les nomme par leurs titres: le baron, le chevalier, et le vicomte. La marquise de S... va venir. Quant au marquis, il est au club et on ne le voit jamais. En attendant la marquise, les trois jeunes gens causent.

Le baron.—En vérité, messieurs, il n'y a que trois moyens de faire la cour à une femme: parler, écrire, agir. Lequel préférez-tu, chevalier?

Le chevalier.—J'avoue que je suis timide. Je n'ai de courage que lâchement et de loin. J'écris, d'ailleurs je suis convaincu qu'écrire est plus sûr. Songez donc à la difficulté qu'il y a de passer d'une conversation facile, sur des riens, d'un simple mariage à une déclaration d'amour. Il est si aisé d'être ridicule. Lorsqu'un homme pose son chapeau sur un meuble et ôte ses gants, la femme la moins châtivoyante sait qu'il va être entreprenant et qu'il veut avoir la liberté de ses mouvements. Rien n'est plus bouffon. Le moment où Hercule était bête, ce n'est pas quand il filait aux pieds d'Omphale, c'est quand il posait son quinquille.

Le baron.—Argumens de poltron.

Le chevalier.—Et puis songez donc à ces deux affreux serpents à sonnettes qui pendent aux deux côtés de la glace, à ces deux cordons inventés par quelque tapissier jaloux; songez à la position d'un homme qui a été trop audacieux, lorsque d'une petite main dédaigneuse, la jeune femme aux genoux de laquelle il s'est jeté saisit ce cordon perfide, et qu'on voit arriver un grand coquin de laquais à qui elle dit:—Reconnaissez monsieur.

Le baron.—C'est contariant.

Le chevalier.—C'est une position atroce. Parlez-moi d'écrire. Quand vous écrivez, on ne vous coupe pas la parole; on est forcé de vous écouter jusqu'au bout, votre cachet armorié, le parfum de votre petit papier satiné, disposent l'idole en votre faveur. Si quelqu'un entre, elle cache votre billet dans un se-

cret et deux osiles. Ecrire, écrire, il n'y a rien de mieux.

Le vicomte.—Folle, mon cher; tu crois qu'on attend les femmes comme les oppibus par correspondance. La lettre arrive presque toujours dans un mauvais moment, en même temps qu'une note de couturière ou de marchande de modes. C'est ridicule.

Quand on parle, on y met tout son cœur, on montre tout son esprit. L'esprit est un trousseau de clés qui ouvre tout; il n'y a que les imbéciles qui disent que la clé du cœur ne s'y trouve pas.

Une femme veut qu'on lui parle; elle veut qu'on l'adore à genoux. La toilette d'une femme n'est pas autre chose qu'une sommation de la coquetterie à l'amour. L'homme qui écrit et qui n'ose parler, résiste à cette sommation charmante; on le traite en poltron et en sot.

Le baron.—Je ne suis ni de ton avis, vicomte, ni du tien, chevalier. Parler, écrire, un clerc de notaire ne s'y prendrait pas autrement. La passion d'une jolie femme n'est rien, il faut en relever la fudeur par une pointe de romanesque. J'adore les aventures, je cherche le scandale. Pour trouver une jolie femme, il faut commencer par la perdre un peu. Un duel fait très bien dans une affaire d'amour; le monde et toutes les femmes vous en savent gré; l'épée est la meilleure des épingles pour fixer ces adorables papillons. Cela ne nuit jamais à un joli garçon, de passer pour un très vilain homme.

Voici donc mon système, à moi: je ne parle pas... je n'écris pas... J'enlève.

Le chevalier et le vicomte.—Oh! oh! Ah! ah!

Le baron.—Voulez-vous mettre nos théories à l'épreuve?—Faisons un pacte.—Chevalier, jure de ne pas parler, de te borner à écrire.

Le chevalier.—Je le jure.

Le baron.—Et toi, vicomte, jure de ne pas écrire et de parler seulement.

Le vicomte.—Je le jure!

Le baron.—Et moi, je jure de ne pas parler et de ne pas écrire; je jure de m'en tenir aux moyens violents.

(Les trois conjurés se prennent la main gauche, étendent la main droite sur un bonnet de velours brodé qui appartient au mari, et répètent leur serment.)

Le baron.—Et, pour intéresser la partie, faisons un pari: Ceux qui n'auront pas réussi ce soir, avant minuit, paieront cent louis chacun à l'heureux vainqueur.

Le chevalier et le vicomte.—C'est convenu.

Le vicomte.—Et si le pari est nul?

Le baron.—Comment! Si nous réussissons tous trois.

(Ces messieurs sortent en riant et chargent un domestique de les excuser auprès de la marquise.)

SCENE II.—Mme la marquise de S... entre dans le salon. Elle a vingt-cinq ans, l'œil noir, frangé de cils longs comme le doigt, la physionomie pleine de feu et d'esprit, la lèvre rouge et les dents qui brillent comme des perles dans un sourire à la fois aimable et désagréable.—Mlle Rose, sou-brette espiègle, sort au même instant du boudoir.

Rose.—Ah! madame, je viens de surprendre une conspiration.

La marquise.—Contre l'Etat, Rose?

Rose.—Contre vous, madame.

La marquise.—Oh! vraiment, tu m'épouvantes. Et quels sont les conjurés?

Rose.—Le baron, le chevalier, le vicomte.

La marquise.—Eux, mes trois plus fidèles sujets, qui chaque jour me nomment leur reine.

Rose.—Ils viennent de vous mettre en république.

La marquise.—Et comment?

Rose.—Par la tribune, par la presse, par la force.

La marquise.—Comment donc! Il paraît que je vais avoir affaire à un Mirabeau, à un Camille Desmoulins, à un Bonaparte.

Rose.—C'est cela même.

Mlle Rose explique à la marquise tout le plan des conjurés, et lui apprend le pari qu'ils ont fait.

La marquise.—Bon! ils perdront tous.

Rose.—Et qui gagnera?

La marquise.—Toi. Je me suis aperçue que M. Baptiste, mon cocher, est fort distrait depuis quelque temps; il te fait les yeux doux. Voilà trois fois qu'il me mène à l'église quand je lui dis d'aller chez ma marchande de modes. Puis qu'il sait si bien le chemin de l'église, je veux qu'il y mène. Ces messieurs te doteront.

Rose.—Ah que madame est bonne!

SCENE III.—On annonce le Mirabeau, M. le vicomte.

La marquise (bas à Rose).—Laisse-nous, voilà les premiers cent louis de ta dot... (Au vicomte.) Mon Dieu, que vous êtes bien mis! avec votre cravate blanche et votre habit noir; vous avez l'air d'un notaire; on dirait que vous allez marier quelqu'un.

Le vicomte.—Qui donc? vous et moi?

La marquise.—Bon! vous allez me parler mariage maintenant?

Le vicomte.—Eh bien! parlons amour. (Ici le vicomte se perd dans un amphigouri de phrases qui ont la prétention d'être charmantes; il parle à la marquise de ses beaux yeux de sa bouche adorable, de sa grâce, de son esprit, etc.)

La marquise.—Ah! mon Dieu, que vous êtes galant, et moi qui croyais que vous alliez être dangereux. Fi, vicomte, vous sentez le madrigal d'une lieue, moi qui déteste les odeurs fades, vous êtes tout parfumés. Tenez, je vous en préviens, vous en serez pour vos frais de galanterie. Je suis dans un jour de vertu.

Le vicomte.—J'ai du guignon! moi qui voulais venir à la messe.

La marquise.—Dites-moi des impertinences, présent. (Le vicomte devient de plus en plus pressant. La marquise continue de dire et de se moquer de lui; puis elle cesse de rire, et lui dit sérieusement.)

Vicomte, un conseil: Toutes vos phrases, je les connais comme un livre classique. Je les sais par cœur. Ce que j'adore, moi, c'est la roman, ce sont les aventures. Ne me parlez plus, ne m'écrivez pas... cherchez-m'enlever... cela vous réussira peut-être.

Le vicomte (à part).—O ciel! elle sait tout; mais qui a pu lui dire?..

Un domestique.—Une lettre pour madame la marquise.

(La marquise regardant le cachet).—C'est du chevalier. Vicomte, voulez-vous me dire cette lettre?

Le vicomte (lisant).—Je vous adore, madame.

La marquise.—Bon! il paraît que c'est jour de terme aujourd'hui. (Le vicomte achève la lecture de la lettre.) Voulez-vous me faire le plaisir de répondre pour moi au chevalier, déguisez votre écriture.

(Dictant).—Votre lettre est tellement illisible, que le vicomte et moi avons vainement cherché à la déchiffrer. Si vous avez quelque chose à me dire, venez et parlez... Je déteste les lettres. Je n'écris jamais... etc. N'écrivez pas, parlez, parlez!

(Elle plie la lettre, la cachète et sonne; entre un domestique.)

—Cette lettre tout de suite au chevalier.

Rose (entrant, bas).—Madame, il faut que je vous parle. Le baron fait des siennes.

La marquise.—Pardieu, vicomte, quelques ordres à donner. (Elle sort avec Rose.)

(Au bout de quelques instans on entend une voiture qui sort de l'hôtel. Inquiétude du vicomte qui craint que le baron n'ait réussi. Bientôt arrivent la marquise, le chevalier et le baron, honteux comme un renard qui une poule aurait pris. Voici ce qui était arrivé. Le baron avait gagné le cocher Baptiste, qui devait conduire la marquise chez le baron lui-même. Mais ce n'est pas la marquise qui est montée dans la voiture, c'est Mlle Rose. Stupéfaction du baron.—Je viens, monsieur le baron; lui avait dit Mlle Rose? chercher les cent louis que vous avez perdus.)

La marquise.—Ah! monsieur le baron, vous payez mon cocher, et vous donnez ma femme de chambre!

(Confusion des trois conjurés. Ils demandent grâce, et la marquise leur tend gracieusement la main... pour recevoir les trois cents louis de Mlle Rose. Ces messieurs veulent s'excuser sur la violence de leurs sentimens; ils parlent encore de leur amour.)

La marquise.—Oh! l'amour!

Que voulez-vous qu'il fit contre trois? Qu'il mourût!

Ainsi finit le proverbe, et la marquise, à bien raison. Ces trois messieurs ne sont plus dangereux, ils ont été ridicules.

Un quatuorème luron, qui n'a pas de système arrêté, qui ne reculerait pas devant un 18 brumaire amoureux, qui écrit trop bien pour écrire, qui parle trop bien pour ne pas savoir agir, a mis en proverbe l'aventure des trois autres, cela ne peut pas nuire à ses affaires et achève ses rivaux.

L'aimait-il la dame en question? Vous êtes bien curieux. Mais avec de l'imagination et des obstacles, on peut toujours adorer une femme. Admettons qu'il l'adore.

Le proverbe est fait, on ne tardera pas à le jouer.

ASSISES EXTRAORDINAIRES DE LA HAUTE-GARONNE.

Présidence de M. Lafiteau.

AFFAIRE SOUFFARÈS.—VOL.—MEURTRE.—SUICIDE DE LA FEMME DU MEURTRE.

Audience du 25 juin 1857.

Le 23 décembre dernier, vers sept heures du matin, un homme, jeune, calme, dont aucun trait n'annonçait les passions ardentes qui agitaient son cœur, demandait à être introduit auprès de M. Broustet, statuaire distingué de Toulouse, à qui l'administration municipale avait confié l'exécution de divers groupes, lors du voyage de l'empereur dans le Midi. Le jeune homme qui voulait parler à M. Broustet était M. Souffarès, professeur à l'École normale de Toulouse. On l'introduit dans l'atelier du sculpteur, qui, tout occupé de donner les dernières touches à une maquette, se borna à dire à son domestique: Faites entrer! sans interrompre son travail, sans même demander le nom du visiteur.

A peine est-il entré, M. Souffarès s'avance d'un pas rapide sur Broustet et lui tire à bout portant un coup de pistolet qui perce la victime de part en part. Tandis que M. Broustet, d'une voix déclamatoire, essaie d'appeler au secours, le meurtrier se retire en agitant son pistolet et en s'écriant: "Je suis vengé! je suis content! j'ai tué celui qui avait violé ma femme!"

Cet événement s'accomplissait dans un quartier peu populeux de Toulouse, dans lequel M. Souffarès jouissait d'une considération méritée, et personne ne songea à l'arrêter. Il monta dans l'appartement de sa femme, car le meurtrier lui la victime habitait non loin l'un de l'autre; il lui dit que l'offense a été lavée dans le sang, et qu'il va se retirer chez un ami jusqu'au moment où la justice voudra bien prononcer sur son sort.

Ce moment est venu aujourd'hui, et M. Souffarès est assis au banc des accusés; il est pâle et toujours calme en apparence, mais à son tempérament bilieux, nerveux, on comprend bien vite que sous cette enveloppe de glace bouillonnent des passions ardentes: la jalousie, la vengeance, son front s'obscurcit, ses cheveux noirs profondément engraissés, les arcades sourcilières, ses lèvres minces, et toujours contractées, enfin son menton carré, attestent qu'il y a chez lui une grande énergie, une grande force de volonté, sa petite taille, suivant la remarque de Montaigne, doit encore augmenter la pétulance de ses passions. Tel se montre à nous l'accusé, voici les faits qui ont amené le fâcheux événement du 23 décembre dernier.

M. Souffarès était marié depuis peu d'années à une jeune personne de parents honorables, de mœurs irréprochables, belle, timide, irritable, sans usage du monde et hors d'état de repousser une agression dirigée contre elle avec quelque astuce. Dès les premiers jours de son mariage, M. Souffarès se montra jaloux, morose, acridité envers sa jeune épouse, qui cependant ne donnait aucune prise, par ses habitudes réservées, aux mauvais traitements du mari. Cet état d'hostilité intime s'est toujours maintenu: ni la naissance d'un enfant, ni la conduite irréprochable de la jeune femme n'ont pu désarmer la fureur jalouse de M. Souffarès. Il l'enfermait dans son appartement sous le moindre prétexte, lui privait même de lumière, et lui interdisait toutes relations extérieures. La situation de Mme Souffarès était intolérable, et le seul soulagement qu'elle eût à sa peine, c'était de la raconter aux rares personnes qui la fréquentaient.

M. Broustet, voisin des époux Souffarès, et à qui l'on prête des mœurs assez relâchées, dut avoir connaissance de cette situation fâcheuse; car un jour, sous le prétexte le plus futile, il se présente chez Mme Souffarès, engage une longue conversation à propos d'un tableau qu'il aperçoit dans l'appartement; gagne en quelques instans la confiance de cette dame, qui lui révèle imprudemment, dans cette première entrevue, quelques mots de ses chagrins domestiques. M. Broustet se calma, se tint de lui porter un vif intérêt, lui offrit de faire des démarches pour améliorer sa position, et se retire satisfait d'avoir si bien réussi. Puis, s'informant des heures qui viennent M. Souffarès éloigné de son domicile, il s'y présente une seconde fois. Mais alors l'audace lui vient au cœur; il attaque brusquement la jeune femme, il la presse, il l'étreint même, et se rend complètement maître. Dans une troisième visite, Broustet emploie les mêmes armes: la cruauté, la terreur; elles lui réussissent encore, et sa victime, subjuguée, fascinée, accablée, ne lui oppose qu'une vaine résistance.

Cinq semaines s'étaient écoulées, depuis ces deux attentats, et Mme Souffarès les tenait profondément ensévelis dans son cœur, craignant trop d'irriter son mari par la moindre révélation. Cependant, le trouble qui l'agite, la douleur, la honte qui la poursuivent, le remords peut-être, aussi de n'avoir pas opposé une résistance assez énergique aux entreprises de Broustet, ont sensiblement altéré et sa voix, et ses manières, et son regard; le mari s'était déjà aperçu de cette étrange révolution, et lui aussi veut savoir, veut connaître les causes de ce changement. Il les aurait peut-être toujours ignorées si une circonstance fatale ne fut survenue. Mme Souffarès est tout à coup agitée par la crainte que bientôt ne surviennent des preuves irrécusables de sa fraude, et alors, sous l'empire de cette excitation flagrante qui va poiser sur elle, obsédée par les instigations de son mari, tourmentée par sa propre conscience, elle se décide, dans la nuit du 22 au 23 décembre, à faire les révélations les plus complètes à celui dont elle a le plus souffert le nom. Après avoir lutté toute la nuit pour pénétrer ce fatal mystère, dit M. Souffarès, ce ne fut qu'à six heures du matin que je pus connaître toute l'étendue de mon malheur. Je sortis pour aller demander des consolations à mon meilleur ami, à mon frère aîné; il me les prodigua, et je revins chez moi un peu calmé. Mais, en pénétrant dans la chambre de ma femme, je la trouve en proie aux plus violents proximités nerveux, se roulant à terre et faisant entendre des plaintes confuses, des sons inarticulés. Oh! alors je n'y tins plus, je saisis deux pistolets que je tenais armés dans mon bureau, je me rendis chez Broustet et l'immola.

Aussitôt après la perpétration de ce meurtre, Mme Souffarès est mandée au parquet; on l'interroge, on la force à révéler les révélations qu'elle a faites à son mari, et à la vue des magistrats qui instruisent, qui interrogent, qui prennent note de ses moindres paroles, elle comprend toute l'étendue de son malheur ineffaçable que, par sa faiblesse, son imprudence, elle a désormais imprimée au nom de son mari, et, n'écoutant que l'amertume de sa douleur, sans songer au repentir qui rachat tant de fautes, la malheureuse se précipite d'un troisième étage dans la rue et expire sur le pavé.

Tel est en résumé l'aspect de cette affaire, d'après l'acte d'accusation, d'après les premiers témoins qui ont été entendus. Mais quatre-vingt-sept personnes ont été appelées à déposer, et l'une d'elles peut jeter un jour inattendu sur ces débats qui, dès la première audience, ont présenté un grand intérêt de curiosité, et de sympathie.

(A continuer.)